

Ces deux peuples avaient jusque-là vécu en bons voisins. Leurs domaines étant bien délimités par la nature, ils se contentaient de les parcourir tranquillement, l'arc au bras, pour y trouver leur nourriture. Mais la paix ne tarda pas à être rompue après l'arrivée des Européens.

Depuis déjà longtemps la guerre existait en permanence entre les Hurons et les Algonquins d'une part et les Iroquois de l'autre. Lorsque les Français firent leurs premières explorations dans le pays, ils furent invités à s'y mêler. Les Algonquins surtout les en pressaient. Épouser leur cause, après tout, puisque l'on ne pouvait rester neutre, semblait comporter plus d'avantages que d'inconvénients ; l'on se rangea de leur côté.

En conséquence, dès 1609, Champlain et quelques compagnons se joignent à une soixantaine de ces autochtones et remontent la rivière au chant cadencé des nouveaux alliés.

Rendus au lac George, ils se battent ; la victoire couronne leurs efforts (1). Plût à Dieu que ce fût tout ! Mais les représentants du roi de France avaient été ce jour-là jeter une étincelle en ces lointains parages. Tombant au milieu d'une nation courageuse, assez forte en nombre pour être la terreur de tout le nord-est américain, elle produisit un terrible embrasement. L'ennemi avait reculé, en effet, mais ce n'était en quelque sorte que pour lui permettre de mieux s'élancer. De son indignation naquit en lui une haine implacable du nom français, et cette première rencontre marqua en réalité le commencement d'une seconde guerre de cent ans, presque sans trêve et, dans tous les cas, aussi désastreuse en proportion que celle de

(1). — *Ibid.* *Samuel Champlain*, I, 249 et 250.